

Prison dorée

-C'est vous le responsable du groupe ?

-Oui. Pourquoi ? Il y a un souci ?

-Oui. Et un gros. Suivez-moi.

Dans son costume noir de gardien du temple, il avait le visage renfrogné d'un homme contrarié et mécontent. Il me fit emprunter un premier couloir, puis un second avant de m'introduire dans une pièce austère, que j'aurais volontiers prise pour la salle du chapitre, si nous avions été en train de visiter un monastère.

Deux de mes voyageurs étaient là, tête basse et mine déconfite. En face d'eux, vautre dans un fauteuil qui lui donnait de l'importance, un autre personnage, tout de noir vêtu comme le premier, exhibait aussi le masque des mauvais jours.

-Voilà, mon cher monsieur, dit ce dernier dans un français également impeccable, je n'irai pas par quatre chemins. Ces deux personnes, dont vous avez moralement la charge, viennent de commettre une faute très grave. Un véritable crime de lèse-majesté. Et croyez bien que je pèse mes mots.

-Antoine et Jacques, mais c'est impossible, répliquai-je aussitôt.

-N'aggravez pas votre cas, je vous le conseille. En deux mots, sachez que le dénommé Antoine a volontairement piétiné la tombe de notre Caudillo, tout cela en se reculant pour mieux photographier le dôme de la basilique. Je rappelle que les photos sont interdites à l'intérieur. In-ter-di-tes, vous m'entendez. C'est écrit partout. Evidemment le dénommé Jacques a voulu prendre sa défense, si bien que nous avons dû les appréhender tous les deux et les soumettre à une fouille rapide. Et comme par hasard, dans la poche du dénommé Jacques, nous avons trouvé un couteau muni d'un tire-bouchon. Un couteau provenant de Thiers avec un manche et une lame courbes. Plus dangereux qu'un poignard, mon cher monsieur. C'est pourquoi, je vous le dis, avec vous, vous transportez de véritables terroristes.

J'étais abasourdi et demeurai sans voix. Puis, me ressaisissant, je voulus présenter quelques excuses, tenter d'expliquer, arrondir les angles. Je reconnus bien volontiers qu'Antoine n'avait pas le droit de prendre des photos et qu'il le savait probablement. Mais c'était un amoureux des beaux clichés et il avait sans doute cru qu'il pouvait passer outre à l'interdiction, cette dernière n'étant pas partout respectée. D'ailleurs, s'il ne tenait qu'à cela, on allait les détruire, ces fameuses photos. Quant au pied posé sur la tombe du Général Franco, on ne pouvait quand même pas parler de profanation. Il s'agissait plutôt d'une simple maladresse. Et j'ajoutai que le paisible Jacques n'était pas un terroriste. S'il avait un couteau dans sa poche, c'est parce qu'au cours de ce voyage itinérant, nous étions parfois amenés à pique-niquer et qu'il avait pris ses dispositions. En effet il détestait se servir des couteaux en plastique qui nous étaient fournis. Il disait qu'ils ne coupaient pas. Il avait donc apporté le sien. Dernier point : il ne fallait pas oublier que nous étions un car de retraités. Les plus jeunes d'entre nous pouvaient avoir 65 ans, mais beaucoup étaient déjà septuagénaires, voire octogénaires. Nous avons donc tous passé l'âge de fomenter de mauvais coups. Nous étions venus là simplement pour visiter et nous n'avions nullement l'intention de commettre un attentat.

Mes arguments firent autant d'effet que la pluie sur les plumes d'un canard et, coupant court à toute discussion, l'homme en noir laissa choir :

-Cher monsieur je regrette, mais à partir de maintenant, vous et vos voyageurs, vous allez bien vouloir vous considérer comme nos prisonniers. Votre sort sera tranché par le juge de ce sanctuaire à son retour de Cuba. Dans cinq jours. En attendant, vous allez donner ordre à votre chauffeur de laisser son car sur le parking et de nous en remettre les clés. Récupérez également vos valises. Je mets trente chambres à votre disposition ici même. La restauration est juste à côté. Et estimez-vous heureux de vous en tirer à si bon compte. Demain matin, au petit déjeuner, on vous tiendra au courant de la suite. Quant à vous, Messieurs Antoine et Jacques, vous ne bougez pas d'ici. Exécution !

J'avais l'impression de vivre un rêve éveillé. Tout cela était tellement surréaliste. Mais je n'avais pas une minute à perdre car il me fallait maintenant rejoindre le groupe qui devait m'attendre à la sortie de

la basilique, en haut de l'escalier monumental. Et puis, surtout, annoncer l'incroyable nouvelle de notre mise en détention provisoire, si on pouvait l'appeler ainsi. J'avais peu de temps pour m'y préparer. Je me dis seulement que je devais éviter de trop parler, car de toute façon, les événements seraient suffisamment commentés et déformés. Et il fallait aussi penser à l'angoisse de nos familles, lorsqu'elles apprendraient que nous étions en quelque sorte retenus en otages. Et je savais que cela serait immédiat parce que les téléphones portables n'allaient pas tarder à entrer dans la danse...

Je reconduisis le groupe au car lentement, réfléchissant encore. Lorsque chacun eut regagné sa place, je pris le micro et, sans dramatiser et le plus sereinement possible, je fis le récit succinct de ce qui était arrivé. Je ne récoltai que des protestations. Cela fusait de partout et les gens donnaient de la voix. Personne ne comprenait et ne se comprenait. Dans un brouhaha indescriptible, on entendit soudain :

-Démarré, chauffeur. Ils ne vont pas nous courir après.

L'auteur de cette proposition avait oublié un peu vite que Jacques et Antoine était retenus là-haut. Lorsque tout le monde en prit réellement conscience, il y eut comme un silence étrange. Puis dégoûtés et se sachant piégés, les uns et les autres se mirent à proférer toutes sortes d'injures à l'encontre des gardiens. Ces gens-là n'étaient que d'infâmes bandits, d'affreux jojos, des débiles mentaux, des cinglés, des fanas du règlement.

Les injures n'ont jamais fait avancer les choses, mais cela défoule. Donc je laissai dire. Cependant, au bout d'un moment, il me fallut passer à l'étape suivante, c'est-à-dire inviter tout le monde à descendre, vider la soute de ses bagages et aller prendre possession des chambres. Les protestations reprurent. Il y avait de la rébellion dans l'air. Certains dirent qu'ils ne bougeraient pas et qu'on les traînerait plutôt par les pieds si on voulait les faire retourner là-bas.

La situation devenait critique et je ne savais plus très bien quoi faire, quand tout à coup, à travers les vitres du car, on s'aperçut que quelque chose se mettait en place sur l'esplanade de la basilique : une vingtaine d'hommes en uniforme gris prenaient position, mitraillette au poing, le regard fixé sur nous.

Le message était clair. Sans broncher, tout le monde descendit, récupéra ses affaires et, dans un silence

glacial, gravit de nouveau les marches du grand escalier. Durant ce temps, les policiers en armes s'étaient déployés sur deux rangs. Ils nous laissèrent nous avancer au milieu d'eux et, en nous faisant signe de mieux nous regrouper, nous escortèrent jusqu'à nos chambres.

Je décrochai aussitôt mon téléphone. J'appelai le maire de mon village qui, à toute fin utile, m'avait confié son numéro personnel avant notre départ. Il ne fut qu'à demi-surpris de la nouvelle, ayant lui-même visité ce fameux mausolée quelques années auparavant.

-Ces gens-là sont des durs à cuire, me confia-t-il... des têtus, encore plus têtus que nous, les Bretons. Sauf qu'ils oublient une chose : à plusieurs reprises, le gouvernement espagnol a envisagé d'exhumer le corps du général, dont la présence dans ces lieux est de plus en plus contestée. Aujourd'hui, on la tolère, mais c'est bien tout. Donc, pour en revenir à notre affaire, je te promets d'intervenir immédiatement auprès de mon ami le sénateur. Cet homme-là a le bras long et ça va bouger. Dans moins d'un quart d'heure, l'Elysée sera au courant et la machine diplomatique va se mettre en branle. Tu peux compter sur moi pour vous sortir de là. Et ici, je vais calmer les esprits, car si on n'y prend garde, avec leur capacité à broder, nos concitoyens vont vite faire de Jacques un sanguinaire, reconnu coupable d'avoir poignardé un gardien de Franco...

Durant toute la soirée, le moral des troupes fut au plus bas. Quel drôle de voyage quand même ! Beaucoup disaient que s'ils avaient su, ils auraient choisi une tout autre destination : la Hollande, la Suisse ou tout simplement l'Alsace, où ils n'auraient certainement pas connu les mêmes ennuis. Ici, pour un pied sur une tombe, tout allait être gâché. Invraisemblable.

Le lendemain matin, dès huit heures, tout le monde était présent dans la salle du petit-déjeuner, les nerfs à fleur de peau. C'est alors que le personnage de la veille apparut à son tour. Je remarquai aussitôt qu'il avait troqué son uniforme noir contre une tenue blanc crème qui lui donnait un air plus avenant. Il vint me saluer et, sans évoquer les directives qu'il avait certainement reçues de Madrid, il tint à me rassurer en disant qu'il avait de bonnes nouvelles pour nous. Je crus qu'il allait nous libérer sur-le-champ. Mais dès sa prise de parole, je m'aperçus qu'il n'en était rien :

-Mes chers amis français, comme l'on dit chez vous, la nuit porte conseil. Et durant la nuit, j'ai en effet réfléchi et décidé d'oublier l'incident d'hier. Toutefois, je mesure combien il a pu perturber votre voyage et je voudrais que vous acceptiez des compensations. Voici donc ce que je peux faire, mais aussi ce que je ne peux pas faire. En premier lieu, sachez que je ne peux pas vous relâcher avant samedi. Ordre du juge. Je suis tenu de m'y conformer, sinon je commets une faute professionnelle lourde de conséquences. En revanche, pour les cinq jours qui nous restent à passer ensemble, j'ai les mains libres. Et donc, j'ai décidé qu'à partir de maintenant vous n'êtes plus nos prisonniers. Vous êtes nos invités. Nos invités, vous comprenez ? Vous changez de statut et ce qui vous attend n'est plus du tout comparable. Vous allez vous en rendre compte rapidement.

Pour aujourd'hui, voici donc le programme. Ce matin, nouvelle visite approfondie de cette basilique creusée dans le roc de la montagne. Hier, vous n'avez vu que ce que l'on montre quotidiennement aux touristes ordinaires. Là, vous aurez droit à des commentaires très complets. Pour cela, vous allez bien vouloir vous répartir en quatre groupes. Chaque groupe va être accompagné par un guide professionnel francophone. Cet après-midi, promenade en toute liberté dans les jardins environnants. Ce sont plusieurs hectares où pousse une multitude de plantes exotiques rares. Ensuite montée en funiculaire jusqu'au pied de l'imposante croix, haute de 150 mètres, et qui trône au-dessus de ce sanctuaire. Au dos de cette croix, vient justement d'être installé un ascenseur, qui, en principe, est réservé à nos hôtes de marque. Mais comme vous êtes nos invités, je vous autorise à l'emprunter. De là-haut vous découvrirez un panorama absolument unique au monde. La vallée de Los Caidos évidemment mais aussi toute la Castille.

C'est alors que notre doyenne, provocatrice à ses heures, osa faire observer :

-Moi, quand j'ai passé le certificat d'études, l'examinateur m'a fait chanter *Les cloches de Lisbonne*. J'ai obtenu la meilleure note : 20 sur 20. Alors, je voudrais bien les entendre, mais ce ne sera sans doute pas possible ?

-Mais si, chère madame. Ici nous avons plusieurs hélicoptères et plusieurs pilotes à notre service. Cette

sortie à Lisbonne peut donc se faire. Laissez-nous juste le temps d'obtenir l'autorisation de survoler le territoire portugais et on y va ! De la même manière pour tout autre site prestigieux : Saint-Jacques de Compostelle, Madrid, la vallée de l'Ebre, Cordoue, Séville... N'hésitez surtout pas et on en reparle. Ah ! J'oubliais, ce soir, transfert des valises dans vos nouvelles chambres, plus vastes, plus lumineuses et mieux situées. Dernier point : désormais vous m'appellerez Diégo et, si vous le voulez, vous pourrez aussi me tutoyer.

A partir de ce moment-là, nous eûmes l'impression de vivre dans un autre monde, un monde où il suffisait de lever le petit doigt pour obtenir tout à volonté et être servis sur-le-champ. La journée qui suivit fut un enchantement ininterrompu. Des paysages sublimes et un personnel dévoué à nos petits soins, s'enquérant sans cesse de notre bien-être.

Après le dîner, magnifique spectacle de flamenco. Plein les yeux et les oreilles. Moment savoureux, prélude à une autre surprise de taille, car les chambres qui venaient de nous être attribuées n'étaient plus de simples chambres mais de véritables suites princières, spacieuses, luxueuses et prolongées d'un large balcon surplombant la vallée de Los Caidos. Exposées plein sud évidemment. Quelle opulence tout à coup !

Le lendemain fut consacré à la capitale espagnole, distante d'une cinquantaine de kilomètres seulement. Escapade en hélicoptères et survol ensoleillé de la ville avec repérage des principaux monuments. A l'instar de Jacques, les amateurs de photos saisissantes dégainèrent leurs appareils et s'en donnèrent à cœur joie. Les hélicoptères se posèrent ensuite sur un terrain annexe du stade Barnabéu, au cœur de la cité et, en compagnie de leurs guides, les groupes déambulèrent vers la Plaza Mayor et le Musée du Prado. Au passage, ils se permirent un peu de lèche-vitrine et, grâce au badge dont ils étaient désormais porteurs, obtinrent de belles ristournes dans certaines boutiques de souvenirs.

Le soir, dans la salle des fêtes du sanctuaire, un karaoké endiablé mit fin à cette délicieuse journée.

Mais ce n'était qu'un aperçu de ce qui nous était réservé. En effet, le matin suivant, les hélicoptères décollèrent à nouveau pour un périple encore plus extraordinaire. Destination Lisbonne ! Le rêve de notre doyenne allait se réaliser. D'abord un ample ballet aérien au-dessus de l'imposant monastère des Hiéronymites et de la tour de Belem. Ensuite, lente descente sur les bords du Tage et atterrissage au pied du Padrao dos descobrimentos, monument élevé en l'honneur des explorateurs portugais, en particulier Vasco de Gama et Magellan..... Et, miracle des miracles, au même moment, jaillissant d'un campanile qui échappait aux regards, de joyeux tintements emplirent le ciel. A deux pas de là, on célébrait en grande pompe un heureux mariage que les cloches de Lisbonne carillonnaient à toute volée. Les yeux embués d'émotions, notre doyenne les écouta religieusement puis alla s'agenouiller sur la première marche d'un escalier tout proche, afin de remercier le ciel de l'avoir aussi pleinement exaucée.

Pour clore en beauté cette éblouissante matinée, un déjeuner mémorable nous fut servi dans un restaurant panoramique huppé de la cité de Nazaré. A nos pieds, des myriades de maisons blanches blotties le long d'une mer enchanteresse. Véritable décor de conte de fée.

La dernière escale de la journée nous combla également de bonheur. Les hélicoptères se posèrent au centre de la grande place de l'Obradoiro, devant la cathédrale Saint-Jacques de Compostelle. Au grand étonnement des pèlerins éreintés, venus là à pied ou à bicyclette et qui ne comprenaient pas qui nous étions et au nom de quel privilège nous parvenions ainsi, par les airs et sans aucune fatigue, au cœur même du saint lieu. Somptueusement statufié, Saint Jacques nous attendait sous son baldaquin d'or.

Au retour, les sauvages sierras façonnées autour de lacs et de canyons bleus nous apparurent comme un don du ciel magnifiant la vaste nature. Quel plaisir de pouvoir les survoler ainsi !

Mais le soir, alors que le diner s'achevait, Diégo, qui entre-temps était devenu notre ami, fit irruption dans la salle. Il avait revêtu son costume noir. Aussitôt j'eus le pressentiment que les choses allaient se gâter. Alors nous fîmes silence et, en effet, prenant un air navré, il se résigna à déclarer :

-Mes chers amis, j'ai du nouveau pour vous. Le juge est dans l'obligation de prolonger son séjour à

Cuba et il ne sera donc pas de retour avant la semaine prochaine. Devant cette situation totalement inattendue, il a décidé de vous libérer dès ce soir. Demain matin, vous allez donc pouvoir reprendre votre voyage comme vous l'aviez commencé.

Un silence de cimetière envahit les tables. La déception était sur tous les visages. Puis un murmure d'incompréhension et de réprobation commença à s'élever. Confusément, chacun mesurait en effet ce que ce nouveau coup du sort signifiait. Adieu la fastueuse résidence, adieu la bonne chère, adieu les royales excursions. C'était nous condamner subitement au supplice et, à l'extrême limite, il aurait été préférable de ne jamais nous avoir permis de goûter à pareille prison dorée.

En quelques mots, je tentai d'exprimer à Diégo quelle tristesse ses propos venaient de susciter, ajoutant que notre voyage en Espagne partait ainsi en vrille et que nous ne saurions même pas comment le terminer. Autant valait mieux rentrer tout de suite.

Alors Diégo, en joyeux farceur, reprit la parole avec un grand sourire.

-Mes chers amis, s'exclama-t-il en imitant la voix de De Gaulle, je vais dire comme votre général à vous : « *Je vous ai compris !* » En conséquence je proclame solennellement que moi, j'en ai décidé autrement et que vous êtes ici chez vous jusqu'à samedi.

Les gens se levèrent et se mirent à l'applaudir avec éclat. Puis les plus valeureux se précipitèrent et, tant bien que mal, le hissèrent sur leurs épaules pour le porter en triomphe autour de la salle.

Quand ils le relâchèrent, il attendit la fin du tintamarre, puis il continua en imitant le chef de la France libre : « *Et maintenant que je vous ai compris, champagne pour tout le monde !* »

Le moment de frayeur était oublié, l'euphorie gagnait tous les cœurs. Incroyable retournement.

Le lendemain, les hélicoptères restèrent au repos, mais on nous invita à monter dans un double-bus dernier cri, ultraconfortable, afin d'accéder à des sites interdits aux visiteurs habituels: villages perchés sur d'étroits plateaux, abbaye juchée sur un piton, gorges mystérieuses de la sierra. Ce fut une excursion acrobatique par des chemins escarpés où n'osent guère s'aventurer les chauffeurs ordinaires.

Emotions fortes garanties. Peur du vide, s'abstenir...

Et, pour le dernier jour, Diégo nous réservait une divine surprise. Le double-bus prit la direction de Séville et, à nos yeux étonnés, s'arrêta Plaza de Toros où convergeait un flot ininterrompu de passionnés qui, dans leurs tenues bigarrées, se ruaient vers les guichets d'entrée des arènes. Pour nous, les portes s'ouvrirent toutes grandes et à travers un dédale de couloirs, on nous conduisit jusqu'à la tribune dite officielle. Places idéales pour jouir pleinement de cette fête tauromachique à laquelle nous étions aussi conviés sans le savoir.

Car ce jour-là on recevait Joselito, le plus prestigieux matador d'Espagne. Le combat fut absolument homérique et l'homme à la hauteur de sa réputation : de sa muleta virevoltante, il se livra à un festival de jongleries périlleuses avant de porter l'estocade qui eut raison de la bête. Alors d'immenses clameurs s'élevèrent. Joselito salua et disparut.

Nous venions d'assister à un spectacle grandiose, totalement imprévu et qui terminait en apothéose un séjour sans pareil, que personne n'aurait imaginé avant le départ.

Au parking, le double-bus espagnol avait laissé place à notre propre car, un car grand tourisme, bien de chez nous et qui nous attendait déjà pour entamer le retour. Diégo était là également. Ce fut alors la longue et poignante cérémonie de l'au-revoir. Chacun voulait le remercier, lui laisser un petit cadeau et l'inviter à venir en Bretagne. Mais lui se disait désolé. Il était rivé au service du Caudillo comme l'huître à son rocher. Il ne pouvait pas l'abandonner, même pour quelques jours. Plus tard peut-être.

-On ne sait jamais de quoi demain sera fait, conclut-il. Regardez ce qui vous est arrivé, à vous.

Nous retraversâmes les Pyrénées dans la nuit. Longue nuit où les uns et les autres essayèrent de dormir un peu. Tout au moins de somnoler, en revivant par le souvenir les moments les plus pittoresques de ce fabuleux voyage.

Bientôt la Garonne, puis la Loire. On savait que l'aventure touchait à sa fin. Alors notre doyenne qui trouvait que c'était, selon ses termes, « un peu trop calme là-dedans », s'empara du micro et annonça qu'elle allait nous interpréter sa chanson préférée : *Les cloches de Lisbonne*. Elle en avait une telle envie ! Elle y mit autant d'enthousiasme qu'au certificat d'études et fit reprendre en chœur plusieurs

fois le refrain, si bien que, lorsque le car pénétra dans les rues de notre village, destination finale, elle venait tout juste de se rasseoir, félicitée par tous les passagers, cette-fois-ci sortis de leur torpeur.

Mais que se passa-t-il alors ? Comme à l'accoutumée, le chauffeur voulut s'engager sur la place de l'église : elle était noire de monde. Alors il décida de marquer préalablement l'arrêt le long du trottoir et ouvrit la portière pour s'enquérir des événements. Surprise : revêtu de son écharpe tricolore et accompagné de monsieur le sénateur en personne, le maire fit irruption dans le car. Nous saluant d'une main joyeuse, il déclara qu'il était content de nous revoir.

-Ici, nous confia-t-il, surtout au début, nous n'étions pas très rassurés. Et aujourd'hui, toute la population tenait à fêter votre retour, le retour de ses otages. C'est pourquoi, monsieur le sénateur et moi-même, nous vous invitons à descendre et à nous suivre pour partager avec tout le monde le verre de l'amitié et des retrouvailles.

Quel triomphe, mes amis ! Sous des applaudissements nourris, nous nous mêlâmes à la foule. On nous sautait au cou, on nous embrassait, on nous posait mille questions. Et, tout à coup, surgis d'une rue adjacente, résonnèrent les cuivres de notre batterie-fanfare. A grand renfort de ritournelles puisées dans le folklore ibérique, nos musiciens nous replongèrent dans l'univers de Séville. L'allégresse était sur tous les visages. Olé !

Et bientôt monsieur le maire, grimpant sur une table apportée là à dessein, entreprit d'exprimer la joie ressentie par tous. En outre, ce qui venait d'être vécu par les retraités de sa commune était, à ses yeux, suffisamment exceptionnel pour que l'on s'en souvînt très longtemps encore. A cet effet, il dit que l'on aménagerait quelque part dans le bourg « une petite chose » pour le rappeler.

Alors, aujourd'hui, vous qui passez dans notre village, arrêtez-vous. Traversez la place de l'église et, tout en haut, observez bien cette botte d'airain stylisée, posée sur sa plaque en ciment. La plaque représente la tombe de qui vous savez. Et la botte, c'est évidemment le pied d'Antoine qui vient malencontreusement la fouler...